

PRÉFACE

Il n'y a rien au monde de plus courant que l'affliction, et rien n'est plus vain et frivole que les consolations qu'on offre le plus souvent pour essuyer les larmes de ceux qui sont en peine. Il n'y a pas de vraie ou solide consolation, sauf dans la religion, surtout lorsque le chagrin est causé par la perte d'un ami cher.

Combien de pleureurs ont déclaré qu'ils pourraient se réconcilier avec la séparation s'ils savaient seulement que leurs amis morts étaient heureux, si quelqu'un leur dévoilait les mystères du monde au-delà de la tombe !

Seule la religion avec son Évangile et ses révélations, la religion du Christ avec ses grands dogmes du Purgatoire et de la Communion des Saints, peut leur apporter l'illumination qu'ils désirent. Elle nous dit que si nos amis morts sont au paradis, ils possèdent un bonheur que rien sur terre ne peut égaler, et que s'ils sont encore au purgatoire, nous, par nos prières et nos bonnes œuvres, pouvons leur apporter satisfaction, soulager leurs souffrances et raccourcir le temps de leur détention.

Cette petite œuvre vise à reconforter ceux qui souffrent en leur montrant la consolation que l'on trouve dans la dévotion aux âmes saintes ; et à cette fin, elle présente la doctrine de

LES CONSOLATIONS DU PURGATOIRE

INTRODUCTION

VIE ET DÉCÈS

« Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur. »

Ap XIV, 13.

Il n'y a rien auquel un homme s'accroche autant que la vie — la vie avec sa succession de joies et de peines, d'espoirs et de déceptions, le plus incompréhensible de tous les mystères. On l'a comparée à une fleur qui se fane au contact de la charrue, ou qui est battue par la pluie, à la fumée perdue dans l'air, à une flamme qui s'allume et s'éteint en une journée ; on l'a qualifié de voyage vers l'éternité, d'exil douloureux, de rêve fugace.

Les Saintes Écritures nous disent que la vie de l'homme est comme une fleur de champ, comme l'herbe qui fleurit le matin, qui sèche et se flétrit le soir ; comme un navire qui traverse les vagues, dont lorsqu'il disparaît, aucune trace n'est trouvée, ni la trajectoire de sa quille dans les eaux ; comme un oiseau volant dans les airs, ou une flèche tirée sur une cible ; comme de la poussière emportée par le vent, et une mousse fine dispersée par la tempête ; comme le souvenir d'un invité d'un jour qui passe (Sg V. 9-15).

Toutes ces figures sont choisies pour nous rappeler la rapidité du passage de la vie humaine, mais ce n'est pas la seule chose que nous avons à déplorer, car les Écritures nous disent aussi que la vie est pleine de misère, de souffrance et de larmes, depuis l'heure où un homme ouvre ses yeux sur le monde jusqu'à ce qu'il les ferme dans la mort.

Les larmes sont amères, mais elles sont un don de la Providence divine, et sans elles la vie serait insupportable :

elles allègent le poids des soins, et soulagent le cœur qui est courbé sous son fardeau. L'homme est condamné à manger du pain humidifié de larmes, mais sans elles, ce serait vraiment difficile.

Mais Dieu offrira consolation dans l'au-delà à ceux qui ont supporté avec patience les tribulations momentanées de cette vie, et qui attendent la gloire éternelle du ciel. Pleurez donc, pauvres âmes affligées ; tes larmes te réconforteront si tu les verses en silence et en résignation au pied du crucifix, en te rappelant que Jésus aussi a souffert et pleuré, qu'Il a de la compassion pour tous ceux qui sont en peine, qu'Il est mort pour gagner leur amour.

Le crucifix, cette image d'un Dieu souffrant cloué à la croix, soulevé nu et saignant entre le ciel et la terre, est le meilleur de tous les enseignants ; meilleur que les sermons les plus éloquents, meilleurs que les livres les plus érudits, il nous dévoile le mystère de notre destin et nous enseigne comment supporter les maux de la vie. La souffrance est un don de Dieu, une chaîne précieuse qui nous lie à Lui, qui nous ramène à Lui quand nous errons, qui nous empêche d'être trop attachés à cette terre misérable, et nous oblige, malgré nous-mêmes, à lever les yeux vers le ciel.

La souffrance est le sort commun des hommes sur cette terre ; nous souffrons dans nos corps et dans nos âmes ; nous souffrons dans nos relations et nos amis, dans tout ce qui nous entoure ; nous souffrons dans nos affections ; peu importe comment nous essayons d'y échapper, la souffrance est avec nous partout et toujours.

L'avenir s'annonce prometteur quand l'enfance est terminée, et que nous faisons nos premiers pas sur le chemin de la vie ; mais bientôt la maladie, les deuils, les déceptions nous frappent, et nous demandons pourquoi, et personne ne peut nous le dire. Lorsque les trois amis de Job le virent submergé par l'affliction, ils restèrent avec lui sept jours et sept nuits, et aucun homme ne lui adressa la parole, car ils ne savaient comment le réconforter.

Tant que nous sommes jeunes, ces spectacles de souffrance ne nous affectent pas ; mais peu à peu, quand nous avons ressenti l'amertume de ne pas oser ouvrir la bouche, de peur que la parole, au lieu d'apaiser, ne fasse qu'aggraver les soucis des autres, nous commençons à ressentir à quel point la vie est triste. Nous serons donc heureux si nous n'oublions pas de nous tourner vers Dieu et de chercher consolation dans la religion ; si nous réalisons que Dieu traite avec nous comme une mère avec ses enfants. Un enfant, ignorant du danger, se penche en avant pour cueillir une fleur qui pousse au bord d'un abîme ; il sent une main posée sur lui pour le ramener en arrière, et au début ressent du ressentiment envers la cruauté apparente qui le prive de son plaisir attendu, mais il apprend vite que ce qu'il pensait être la cruauté était en réalité la gentillesse vigilante de sa mère : ainsi Dieu nous enlève-t-il ce que nous tenons le plus pour nous détacher des choses terrestres, et nous rapprocher davantage de Lui. Nous nous soucions moins de la terre car nous voyons ceux qui nous sont les plus chers s'en éloigner, et c'est dans nos heures de tristesse la plus profonde que nous ressentons le besoin de Dieu, qui nous a dit : « Heureux ceux qui pleurent, car ils seront réconfortés. » Il nous promet le paradis, mais nous devons le gagner par la souffrance, et marcher vers la gloire comme Jésus-Christ par la voie difficile du Calvaire.

Ne tentons donc pas d'échapper aux épreuves et tribulations de cette vie, car Dieu a décrété que nous ne serons ici que pour un court moment ; heureux sont ceux qui passent leur vie en soumission à la volonté de Dieu, mais encore plus heureux ceux qui ont terminé leur cours et sont partis être avec Dieu pour toujours. *Beati mortui qui in Domino moriuntur - Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.*

CHAPITRE PREMIER

COMMENT UN CHRÉTIEN DEVRAIT PLEURER LES AMIS QU'IL A PERDUS

SAINT FRANÇOIS DE SALES nous dit que si nous avons la malchance de perdre nos proches ou nos amis, nous ne devrions pas céder à une tristesse excessive, car ce monde est trop pauvre pour que nous souhaitions qu'ils y restent longtemps, et il est si misérable que nous devrions plutôt remercier Dieu que d'être bouleversés quand Il les en retire. Nous irons aussi à notre tour, quand Dieu voudra de nous appeler ; et ceux qui partent les premiers sont les plus heureux, à condition qu'au cours de leur vie ils aient pensé au salut de leur âme. C'est la plus grande consolation pour les enfants de Dieu, lorsque leurs proches et amis meurent fortifiés par les sacrements de l'Église, et nous devons toujours veiller au plus grand que nos amis malades ne soient pas privés de cette grande bénédiction.

« Pourtant, je ne vous dis pas de ne pas pleurer », dit le Saint, « car il est juste que vous pleuriez un peu pour montrer l'affection sincère que vous avez pour le cher défunt. En cela, vous imitez Jésus-Christ, qui a pleuré pour son ami Lazare. Nous ne pouvons empêcher nos pauvres cœurs de ressentir la condition de cette vie, et la perte de ceux qui étaient nos compagnons chers sur terre ; mais il devrait y avoir de la modération dans l'expression extérieure de notre chagrin, et les larmes que nous versons ne devraient pas être tant des larmes de regret que des signes d'amour et de compassion. Ne pleurons pas comme ceux qui sont entièrement abandonnés à cette vie présente, et qui oublient qu'elle n'est qu'un prélude à l'éternité. Adorons les desseins secrets de la Providence Divine, et disons souvent au milieu de nos larmes : « Béni sois-Tu, ô Dieu, car tout ce qui te plaît est bon. »

La religion ne nous interdit pas de ressentir la perte de ceux que nous avons aimés ; elle ne nous exige pas un stoïcisme insensible qui n'est que de l'orgueil ou de l'indifférence. Notre Seigneur béni a consacré l'affection et béni les offices

bienveillants de l'amitié ; dans l'Église aussi, nous pleurons de tout notre cœur, mais les larmes que nous versons sont douces, car elles se versent sur la poitrine de notre Maître Divin, avec la résignation qui vient de la foi, de l'espérance et de l'amour. Écoutez le cri plaintif d'affection qui jaillit du cœur de saint Jérôme sur la tombe de son cher Nepotien : « À qui devrais-je désormais consacrer mes veilles et mes efforts ? À quel cœur dois-je confier mes pensées les plus secrètes ? Où est celui qui m'encourageait autrefois dans mon travail par le son de sa voix, qui était plus douce pour moi que la dernière chanson du cygne mourant ? Nepotian ne m'entend plus : tout autour de moi semble mort. Si j'essaie d'écrire, je ne vois pas le papier à cause de mes larmes, et mon stylo refuse d'écrire, comme si ces choses inanimées avaient une part de mon chagrin. Chaque fois que j'essaie de lui donner un cours gratuit, et de disperser quelques fleurs sur la tombe de mon ami, mes yeux se remplissent de larmes, et mon chagrin m'incline devant la terre sous laquelle il repose. »

Comme sont belles et touchantes les paroles de saint Bernard, qui pleurait l'un de ses frères, arraché par la mort dans le cloître même où ils avaient vécu si heureux et si étroitement unis ! « Coule, coule, mes larmes, car celui qui aurait voulu te retenir n'est plus là ! Ce n'est pas lui qui est mort, c'est moi qui ne vis que pour mourir. Ô Gérard, mon frère, tu m'as été enlevé : je t'ai perdu, et avec toi j'ai perdu toute ma joie et tous mes plaisirs. Oh, qui m'accordera la grâce de mourir bientôt et de te rejoindre, car vivre sans toi est la souffrance la plus cruelle que je puisse endurer ? Dorénavant, je dois vivre dans la tristesse et les larmes, et ma seule consolation sera de penser que chaque jour je suis plus proche de la mort. Je pleure pour toi, Gérard, parce que tu étais mon frère en chair, et encore plus parce que tu étais un avec moi en esprit, et que nous avons suivi le même chemin du service de Dieu. Mon âme était étroitement liée à la tienne, nos deux cœurs battaient comme un seul ; et maintenant l'épée de la mort a transpercé mon cœur, qui était tout à toi, et nous sommes séparés ! Oh, pourquoi nous aimions-nous,

puisque nous allions nous perdre ainsi ? et pourquoi t'ai-je perdu après t'avoir aimé si profondément ? » Saint Augustin pleura aussi sur le tombeau de sa mère : « Oh, Dieu, » s'écria-t-il, « quand je me suis souvenu de Ton serviteur, de son amour pieux pour Toi, et de ses soins tendres qui ne m'ont jamais manqué, j'ai goûté le plaisir de pleurer pour elle et pour elle en Ta présence, et j'ai laissé libre cours à mes larmes que j'avais jusque-là retenues ; et sur mon lit de chagrin mon cœur trouva son repos, entendu seulement par Toi, mon Seigneur et mon Dieu. »

Il est doux de pleurer ainsi aux pieds de notre Divin Maître ; les larmes sont un don de Dieu, qui nous les donne pour apaiser notre chagrin. Nous sommes tellement malheureux sur cette pauvre terre que la vie sans les larmes serait insupportable. Il semble que le Très-Haut, tout en rassurant l'homme, ait voulu lui offrir en larmes un peu de réconfort et de consolation au milieu des épreuves de cette vie de tristesse.

Oui, pleurons un peu, quand nous nous souvenons de ceux que nous avons tant aimés : le chagrin silencieux est fier ou irréel ; la véritable affection déborde et se souvient. À la pensée de ceux que nous regrettons, versons des larmes avec nos prières, et soyons réconfortés en levant les yeux vers le ciel ; car nos amis sont partis là ; c'est là qu'ils nous regardent, nous appellent, et prient pour nous.

Saint François de Sales écrit à une personne en deuil : « Je n'ai jamais pu croire à l'indifférence prétendue de ceux qui ne veulent pas que nous soyons humains ; mais en même temps, lorsque nous avons rendu hommage à la partie inférieure de notre âme, nous devons faire notre devoir envers la partie supérieure, où, comme sur un trône, siège l'esprit de foi qui doit nous consoler dans nos afflictions, et par ces mêmes afflictions elles-mêmes. Heureux ceux qui se réjouissent d'être affligés, et transforment ainsi la galle en miel ! Dieu soit loué ! C'est toujours avec tranquillité que je pleure, toujours soumis à la volonté de Dieu ; car puisque Notre Seigneur aimait la mort, et nous l'a donnée comme objet de notre amour, je ne peux être en

colère contre la mort pour m'avoir enlevé mes sœurs ou l'un de mes amis, à condition qu'ils meurent dans l'amour de la sainte mort de Notre Sauveur. Je tiens si peu à cette vie mortelle que je ne me tourne jamais vers Dieu avec un amour plus fervent que lorsqu'Il m'a frappé, ou m'a permis d'être épris.

« N'est-il pas raisonnable que la plus sainte volonté de Dieu soit faite dans ce que nous chérissons le plus comme en tout le reste ? Hélas ! Je ne suis qu'humain ; mon cœur est plus touché que je ne l'aurais jamais cru : mais je ne me rebellerai jamais contre la providence de Dieu, qui fait tout bien et dispose de tout pour le mieux. Quel bonheur pour cette âme d'avoir été arrachée au monde avant que la malice ne pervertisse son esprit, et d'avoir été soulevée de la boue de la terre avant qu'elle ne soit souillée. À quoi bon vivre longtemps, demande l'auteur de l'Imitation du Christ, alors que nous progressons si peu ? La longue vie ne nous compense pas toujours ; non, souvent, ça augmente notre culpabilité. Laissons Dieu recueillir ce qu'Il a semé ; Il prend tout en temps voulu.

« Nous ne devons pas seulement accepter que Dieu nous réprimande ; mais nous devons être prêts à ce qu'Il le fasse de la manière qu'Il juge la meilleure. Laissons ce choix à Lui, car il lui appartient. De plus, Dieu est un bon Père ; Il sait pourquoi Il nous afflige, et pourquoi Il enlève ceux que nous aimons. Essayons de voir les choses comme Dieu les voit, et laissons la foi nous aider dans des sacrifices impossibles à la nature. Disons à Dieu, du fond de nos cœurs, Seigneur, qu'il soit comme Tu veux ; touche le cordon que tu veux dans mon cœur ; il ne fera qu'une douce harmonie pour Toi. Ô Jésus, que ta volonté soit faite sans réserve, sans exception, sans limite, sur le père, la mère, la fille, partout ! Je ne dis pas que nous ne devons pas souhaiter une longue vie à nos amis, et prier pour leur préservation ; mais nous ne devons jamais dire à Dieu : Laisse ça, et prends l'autre. Et si Dieu enlève ce qui est le plus cher, n'en aurons-nous pas encore assez, si nous avons Dieu ? N'est-ce pas tout ? Hélas ! le Fils de Dieu, notre cher Rédempteur, n'avait guère autant que cela, quand, ayant tout

quitté par amour et obéissance à Son Père, Il semblait abandonné par Lui. »

Regarde-le, ce Sauveur aimant, dans le Jardin des Oliviers, prosterné dans son chagrin, le visage appuyé contre la terre. « Mon âme, » dit-il, « est triste jusqu'à la mort » — *Tristis est anima mea usque ad mortem - Mon âme est triste à en mourir.* (Mt XXVI. 39). Si Sa divinité n'avait pas été là pour Le consoler, Sa vie aurait cédé sous le poids immense de l'agonie qui L'a submergé. Sa sueur devint des gouttes de sang, couvrant son visage et tout son corps, s'écoulant à travers ses vêtements jusqu'au sol. Quelle souffrance était la Sienne ! Et sur la croix, dans tous les terribles tourments qu'Il a endurés, regarde Sa patience et sa résignation : « Non mea voluntas, Sed tua fiat ! - Que ta volonté soit faite, et non la mienne ! » (Ce n'est pas ma volonté, mais la tienne, que la tienne soit faite !). Regarde ! Ses mains et ses pieds sont percés par de grands clous ; Sa tête sacrée est couronnée d'épines qui déchirent la chair de ses tempes ; Ses joues sont furieuses et creuses de souffrance ; tout son corps n'est plus qu'une immense blessure, saignant et brûlant de douleur ; et pas une plainte, aucun murmure ne monte à ses lèvres. *Ecce homo ! Voici l'homme !* Voici le modèle, l'ami, le Sauveur des hommes, le Consolateur divin de la souffrance humaine Mais, comme si la torture corporelle ne suffisait pas au Cœur tout-aimant de Jésus, l'angoisse pénètre toute son âme, et Il semble abandonné de tous : Ses Apôtres et disciples ont fui, et Sa Mère, plongée dans un océan de chagrin, n'entend pas Sa voix, alors qu'Il supplie une goutte d'eau pour humidifier ses lèvres desséchées. Son père semble avoir caché son visage, et le Fils de Dieu, dans l'immensité de son agonie, prononce un cri déchirant, qui n'est pas une plainte, mais un gémissement d'amour et de confiance venant de son âme désolée : « Deus, Deus meus, ut quid de réquisition me ? » (Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?). Et quand Il a souffert tout ce qu'il lui est possible de souffrir, quand Il a vidé le breuvage de l'amertume jusqu'aux débris, Il regarde autour de lui avec des yeux mourants ; Il regarde

l'horizon lointain, comme s'il cherchait à se rassurer qu'il n'y a plus rien à faire, et dit : « Consommateur est » (C'est consommé). Puis, humblement et confiant, Il confie son Esprit entre les mains de Son Père et, baissant la tête, abandonne le fantôme.

En présence d'une telle image de l'agonie et de la passion du Fils incarné de Dieu, qui pourrait se plaindre, murmurer ou dire du mal sur la souffrance ? Non, il n'y a pas de croix trop lourde, pas d'épreuve trop amère, aux pieds de Jésus crucifié : Ses bras sont étendus pour recevoir et presser contre Son Cœur tous les affligés du monde, et ses lèvres s'ouvrent pour verser dans leurs âmes des paroles qui ne sont pas de la terre, des paroles de réconfort et de consolation célestes. Alors, prosternons-nous au pied de la croix de notre Maître divin, et si le fardeau de notre chagrin semble trop lourd à porter, si l'avenir paraît trop sombre pour que nous puissions pénétrer, regardons avec amour les blessures de Jésus, et demandons-lui de nous aider, jetant tout notre cœur dans Son sacré Cœur, et Il nous apportera de la consolation.

« Mais quel bonheur pour l'âme d'un chrétien d'être éprouvé sur terre par la souffrance et la tribulation ! Comment pouvons-nous connaître le sens de l'amour fervent, sinon dans les croix et les ennuis ? Ainsi, notre cher Sauveur nous a montré l'immensité de Son amour pour nous par les œuvres de Son ministère et les souffrances de Sa Passion, et Il n'est entré dans Son repos qu'après avoir emprunté la longue et pénible route vers le Calvaire. Nous, chrétiens aussi, grands et petits, devons porter nos croix après Lui, comme Il a porté la Sienne devant nous. »

Il est bon pour ceux que nous pleurons qu'ils aient beaucoup souffert, car nous devons croire que, comme ils ont été couronnés d'épines, ils porteront dorénavant une couronne de roses. « Cum ipso sumo in tribulation ; eripiam eu et glorificabo eum - Je suis avec lui dans la tribulation ; Je le délivrerai, et Je le glorifierai » (Ps. XC. 15). Notre temps sur terre passe très vite ; heureux ceux qui la quittent après une vie

pieuse et sainte, pleine de souffrances et de consolation, comme Jésus crucifié ; c'est à ces âmes qu'Il dit : « Vous serez avec moi au paradis. » Comme Il est bon avec nous ! Il a promis le paradis à ceux qui souffrent, à ceux qui donnent ne serait-ce qu'une coupe d'eau froide en son nom à l'un de ses petits ; et nous devons espérer qu'Il aura donné leur récompense à notre cher défunt. Le mot mort a un son terrible quand on nous dit : « Ton père est mort, ton fils est mort. » Mais ce n'est pas ainsi que les chrétiens devraient le faire : ils devraient dire : « Votre fils ou Ton père est parti avant toi dans son pays et le tien ; et parce que c'était nécessaire, il est passé par la mort. » Comment pouvons-nous chercher sur ce monde comme notre pays quand nous savons que nous sommes ici pour quelques jours, ou quelques années au mieux, et quand nous pensons au paradis dans lequel nous espérons vivre éternellement ? Nous quittons cette terre, et nous sommes plus certains de la compagnie de nos chers amis au ciel que de ceux qui sont ici ci-dessous ; car les premiers nous attendent, et nous allons les rejoindre ; ces derniers nous ont laissés partir, et ont repoussé leur propre départ aussi longtemps qu'ils le peuvent.

Ne savons-nous pas que, petit à petit, tout ici nous échappe, alors que le paradis est le foyer de l'amour et de l'affection éternels ? Oh ! Levez les yeux vers le ciel, quand nous ressentirons les peines de la vie et l'amertume des larmes. Le paradis est si proche de nous qu'il suffit de lever les yeux pour le voir. Béni soit Dieu qui nous a donné de l'espérance et qui a placé notre bonheur éternel à nos yeux ! Oui, levons les yeux vers le ciel, et pensons à notre vrai pays, où nous retrouverons ceux qui nous ont quittés. Cette pensée devrait être notre plus grande consolation. On dit à un chrétien de ne pas être triste, tout comme d'autres qui n'ont aucun espoir. Nous pouvons pleurer, mais nous devons être résignés ; nous pouvons pleurer, mais nous devons voir les cieux s'ouvrir. Ceux que nous avons perdus sont déjà réunis là-bas, et ce n'est pas si loin d'eux pour nous : seulement un court moment nous sépare de ceux qui nous ont précédés, un court moment de larmes, de solitude, d'attente

lassante ; mais cela passera bientôt, et alors nous rejoindrons nos amis, et jouirons avec eux d'un bonheur sans fin. Oh ! Comme le cœur est réjoui par cet espoir éternel ! Comme il étouffe ses sanglots en écoutant la voix qui dit : « Je suis au paradis ; je t'attends ici : nous nous reverrons bientôt, et ce sera pour toujours. » Oh ! La joie d'une réunion éternelle ! Comme cette pensée nous réconforte pour ce court moment de séparation ! Quelle force, quel courage et quelle paix l'âme chrétienne y trouve-t-elle ! Nous, chrétiens, sommes heureux, car nous ne pouvons pas nous perdre les uns les autres ; car si la mort nous sépare, l'espoir nous réunit.

Quand Dieu nous prend un par un ceux qui nous sont chers, Il nous attire à Lui : Il nous détache de ce monde, de cette vie d'un jour, pleine de misère et de chagrin, et nous fait aspirer aux joies de notre véritable foyer. Les troubles et les changements de ce monde actuel sont un petit prix à payer pour une éternité glorieuse. Le temps viendra bientôt pour nous d'être transformés en la gloire des enfants de Dieu. Comme le paradis est plus digne de notre amour que la terre, car son jour glorieux n'aura pas de nuit, ses joies sans fin ! Si seulement nous pouvions réaliser la joie de l'éternité, nous dirions à tous nos amis : « Allez dans ce lieu heureux de repos à l'heure que le Très-Haut vous a fixée ; nous vous suivrons aussi, et comme le temps ne nous sera donné que pour cela, et que le monde sera rempli d'hommes uniquement pour qu'ils puissent devenir citoyens du ciel, nous ferons tout notre possible pour nous rendre dignes de ce destin glorieux. »

Oui, vraiment le passage de nos amis vers une vie meilleure est quelque chose dont il faut se réjouir, car c'est le chemin vers le ciel, où ils augmenteront la gloire de leur Dieu et de leur Roi. Un jour, nous les rejoindrons, mais en attendant, apprenons soigneusement le cantique de l'amour sacré, afin que nous puissions mieux le chanter pour l'éternité. Heureux ceux qui ne placent pas leur confiance dans cette vie présente, mais la voient simplement comme une planche à franchir pour atteindre

cette vie céleste sur laquelle nous devrions placer toutes nos affections.

On nous dit que les compagnons d'Alexandre, en naviguant au-dessus de l'océan Indien, découvrirent *Arabia Felix* grâce aux parfums de ses bois aromatiques portés par les vents légers qui remplissaient leurs voiles ; et qu'ils ont alors dissuadé de prendre possession du pays. Ainsi, nous, qui attendons avec impatience la possession de notre demeure éternelle, tout en traversant encore la mer tumultueuse de ce monde, faisons l'expérience d'un avant-goût du paradis, qui nous anime et nous encourage d'une manière merveilleuse. Mais nous devons garder notre barre stable, fixer nos yeux et nos aspirations sur le refuge désiré, où ceux qui nous ont quittés attendent notre arrivée. Quelques jours, quelques mois, de séparation vont bientôt passer ; et pourtant, quand nous sommes sur le point de commencer, nous pleurons ceux qui sont partis avant.

« Ayons patience, et attendons courageusement que l'heure sonne pour aller là où nos amis sont déjà arrivés ; et comme nous les avons profondément aimés, continuons à les aimer, et à cause de notre amour, faisons ce qu'ils ont toujours souhaité, et souhaitent encore, que nous fassions.

« Il est certain que le souhait le plus cher de ces êtres chers, lorsqu'ils nous ont quittés, était que nous ne nous laissions pas aller à un chagrin excessif de leur absence, mais que nous modérions notre chagrin par amour pour eux ; et maintenant, au cœur de ce bonheur qu'ils jouissent, ou du moins espèrent avec confiance, ils souhaitent que nous jouissions d'une sainte consolation, et que nous gardions nos yeux et nos pensées pour de meilleurs sujets que ceux de la tristesse. Ne pleurez pas », nous disent-ils, mais suivez plutôt le chemin qui vous mène à l'endroit où nous sommes : vous l'atteindrez en portant votre croix ; aimer Dieu, et Le servir de tout ton cœur, dans le deuil, dans la tristesse et les larmes, dont ta vie est remplie. Le paradis est le but, et pour l'atteindre, il faut traverser des épreuves, alors que le soldat marche vers la gloire à travers le champ de bataille sans crainte ni hésitation. » Et puisque la véritable

amitié cherche à répondre aux désirs raisonnables d'un ami, essayons de leur plaire chers âmes en nous résignant à la volonté de Dieu, et en nous confiant sans peur à la miséricorde infinie de notre adorable Sauveur » (Lettres de saint François de Sales).

Rappelons-nous aussi que ces chers amis disparus appartenaient bien plus à Dieu qu'à nous ; et si dans Sa providence Il a décidé qu'il est temps de les appeler à Lui, nous devons croire qu'Il l'a fait pour le bien supérieur de leurs âmes, et nous devons accepter avec amour Ses desseins cachés, adorer en silence et bénir Celui qui dirige et gouverne toutes choses par Sa sagesse.

Le sort des enfants qui meurent après le baptême et avant d'atteindre l'âge de la raison est plus un sujet de gratitude que de larmes, car la foi nous enseigne qu'ils prennent immédiatement leur place parmi les chœurs des anges. Quant à ceux qui meurent sans le sacrement de la régénération, les théologiens, suivant saint Thomas, nous disent que, bien qu'ils n'atteignent pas la vision béatifique ni le bonheur du ciel, ils ne sont pas malheureux dans l'au-delà. Dans l'endroit appelé limbes, ils jouissent d'un repos naturel et d'un bonheur au milieu de ces plaisirs acquis par les perfections et les dons qu'ils ont reçus de l'infinie bonté de Dieu (Saint Thomas, Suppl. q. 69).

De plus, Dieu, dans Sa miséricorde, et pour récompenser la piété, la foi et les prières de leurs parents, peut éclairer surnaturellement les âmes de ces enfants au moment où ils quittent le corps, et leur permettre de connaître et désirer le baptême ; et ainsi, purifiés par l'effet de ce désir, ils prennent immédiatement leur envol vers le ciel.

Beaucoup de mères attristées, peut-être, dont le chagrin a touché le cœur du Tout-Puissant, trouveront un jour parmi les chérubins ces enfants dont ils pensaient être séparés pour toujours.

Le monde n'est pas si agréable que nous devrions pleurer profondément ceux qui lui ont échappé. Dieu, dans Sa

miséricorde, les a délivrés des misères de cette vie, des souffrances et de la morosité de la vieillesse, de l'angoisse des affaires mondaines, des troubles et des troubles du temps, des déceptions de fortune, des infirmités, maladies et calamités de toutes sortes qui nous menacent à chaque instant de notre vie. Car qu'est-ce que la vie humaine sinon un tissu de chagrin et de peines ? Et combien de jours avons-nous passé sans problème, anxiété ou autre ? Heureux ceux que Dieu a délivrés de ce monde, où tout est rempli de tromperies, de mensonges et d'hypocrisie, et où nous sommes toujours exposés à la calomnie et à l'injustice. Ô Dieu, comment quelqu'un peut-il s'accrocher à la vie quand il voit à quelle vitesse elle passe, et à quel point elle est remplie de misère et de larmes ?

Non, ne pleurons pas trop ceux qui nous ont précédés : s'ils sont morts jeunes, ils ont échappé à bien d'autres ennuis, et comme le compte qu'ils devront donner à Dieu sera beaucoup plus léger et moins redoutable, ils seront plus tôt admis aux joies du ciel : s'ils sont morts à un âge mûr, ils ont au moins été épargnés des dernières gouttes de cette coupe dont les restes sont si amers ; ils sont partis alors qu'ils n'avaient rien à attendre avec impatience sauf la faiblesse et la souffrance de la vieillesse, et qu'y a-t-il à regretter là-dedans ?

Et pourquoi devrions-nous nous lamenter ? Nos morts ne sont pas aussi loin de nous que nous le pensons : sans les voir, nous pouvons encore communier avec eux, et leur dire tout ce que nous ressentons : s'ils sont au paradis, la foi nous dit qu'ils tiennent encore à nous, et en Dieu voient ce que nous faisons, et entendent les paroles que nous leur adressons, et qu'ils prient pour nous ; s'ils sont au purgatoire, il est facile de confier à notre ange gardien les messages que nous souhaitons leur envoyer. Pourquoi ne devrions-nous pas imiter cette fille pieuse qui, ayant perdu sa mère, n'a jamais cessé de converser avec elle par son bon ange ? Elle lui raconta toutes ses difficultés et lui demanda conseil ; et quelle que soit la lumière et la consolation qu'elle recevait, elle l'attribuait à cette mère aimante.

Sœur Marie Denise de Martignat, de l'Ordre de la Visitation, décédée en odeur de la sainteté, confiait aux anges gardiens des âmes du purgatoire les prières qu'elle offrait pour eux et les messages qu'elle souhaitait leur envoyer, et son biographe nous dit que souvent ces communications pieuses allaient si loin que la religieuse charitable se sentait entourée de ces bons anges protecteurs, qui lui fit connaître les nécessités des âmes souffrantes confiées à leur charge, et lui montra ce qu'elle devait faire pour leur délivrance.

Soyez donc réconfortés, âmes affligées, et au lieu de passer votre temps dans un deuil vain, priez pour vos amis disparus, multipliez vos prières, vos bonnes œuvres et vos Communions. Tu leur donneras plus de plaisir à ces larmes qu'à tes larmes, et s'ils sont encore au purgatoire, tu les aideras. Priez, et continuez à prier ; c'est la façon de montrer le véritable amour chrétien. Il y a tellement de pouvoir dans la prière ; c'est un acte de foi, d'espoir et de charité. L'Évangile nous dit que lorsque Jésus était attristé jusqu'à la mort dans le Jardin des Oliviers, un ange venu du ciel le fortifiait. Pour nous, l'ange qui nous soutient dans la douleur, qui nous console et nous renforce, est l'ange de la prière.

La prière est un besoin de l'âme, surtout près de la tombe d'un ami. Quand le deuil arrive, la vie semble un fardeau pour nous ; notre âme semble portée vers ces régions calmes, pures et élevées où nous devons chercher ceux que la mort nous a enlevés : nous ressentons le désir de les voir, de leur parler à nouveau ; mais qu'est-ce qui fera sortir nos âmes de la terre et nous transportera au-delà des étoiles vers cet autre monde, plus lumineux, où habitent les esprits des défunts ? La prière, une prière humble et confiante, la prière d'un enfant sur le sein de son père. Oh, si ceux qui sont en souffrance connaissaient seulement les trésors cachés, les consolations célestes de la prière, comme leurs larmes s'assécheraient vite, et comme ils accepteraient volontiers la croix que Dieu leur envoie !

Sans prière, le chagrin nous condamne à la solitude et à l'amertume, et nous n'avons personne à qui ouvrir notre cœur ;

car les hommes sont naturellement égoïstes, ils n'aiment pas les larmes, et se détournent de ceux qui pleurent : et s'ils daignent parfois recevoir nos confidences et écoutent nos soupirs d'angoisse malgré leur répulsion, nous ressentons vite leur froideur et la pauvreté des consolations qu'ils nous offrent. Le cœur des hommes est très étroit, et aucun ne peut remplacer ceux que nous avons perdus, rien ne peut combler le vide laissé par leur absence, rien ne peut compenser les amitiés intimes écourtées par la mort. Ô mort, combien de chers m'as-tu pris ! Je les cherche partout avec les yeux pleins de larmes, je les appelle en vain : mais laisse-moi quitter cette terre, laisse-moi me jeter sur Ton sein, ô mon Dieu, car là-bas je ne serai plus séparé d'eux par la tombe froide. À mesure que je m'approche de Toi, les amis que j'ai aimés viennent avant moi, et je les embrasse tous par la prière.

La prière est adressée à l'âme humaine comme des ailes de lumière, qui l'élèvent et la transportent au ciel ; et lorsqu'elle revient de ces régions tranquilles, embrasée par cette ardeur séraphique qu'il a tirée du sein de Dieu, il affronte avec une nouvelle force et un nouveau courage les luttes de la vie, car elle sait qu'au-dessus d'elle se trouvent les bras protecteurs du Tout-Puissant. Rien n'échappe à l'œil tout-voyant de Dieu : Son soin paternel regarde le brin d'herbe ou l'atome de poussière comme l'étoile et le cèdre ; Il entend le bourdonnement du petit insecte qui est noyé dans une goutte de rosée ou qui se réfugie de la tempête sous une feuille aussi clairement qu'il entend le cri de l'aigle qui plane parmi les nuages. Il verse ses bénédictions sur toutes ses créatures, mais Il regarde avec la plus grande bonté les enfants des hommes. Pour eux, Il a créé le monde ; Son œil les suit avec une tendresse inexprimable ; Il les aime comme un père, comme le meilleur et le plus affectueux des pères ; Il n'attend leur prière que pour l'exaucer ; et Il a promis de tout donner avec foi, soumission et amour. Comme cette promesse est-elle réconfortante, et qu'elle est précieuse pour ceux qui pleurent la perte de leurs amis !

Priez donc, désolés — priez pour vos amis disparus, et vous aurez résignation et une assurance intérieure que Dieu exaucera votre demande. Comme c'est doux de prier pour ceux que nous avons perdus, de savoir que nous pouvons les aider, même après leur mort ! À quel point la pensée que nous pouvons faire quelque chose pour le bonheur de ceux que nous avons tant aimés !